

# ÉDOUARD MONTASSUT

## ÖZGÜR KAR

### A DECADE OF SUBMISSION

February 13 - April 11, 2020

Imagine that the inner struggle with lust, love, loneliness and bottomless despair of the troubled adolescents in Dennis Cooper's novels – *George Miles*, *Ziggy* or *Larry* – would come to life three-dimensionally. In Özgür Kar's exhibition, *Watching the world work against them*(1), two naked and comatose male characters crouch with shining white outlines incarcerated in colossal black abyss-like screens. Their private fragility at the mercy of the voyeuristic gaze becomes the pitifully humiliated heart of the show. Despite their superhuman size, a kind of "obduracy" camouflages these characters in their solitudinous delirium as something "vulnerably small" that, to the contrary, show themselves to be almost aggressively transcendent through the ever-looping murmur of their canned phrases: "Fuck you! no! I'm being real! I'm true to myself! I'll always be me! you do you, I do me!"

Unlike Jean Genet's Lieutenant Seblon, and his unbridled desire for «untouchable» Querelle, where tenderness appears as aggressive hardness and potency – steel, weapon, muscle, penis – until Seblon "makes" Querelle soft and yielding, Kar's characters don't even direct tenderness at one another. Instead, they direct tenderness towards the self, culminating in an absolute loneliness, inner omnipotence that never softens. This is a form of potency that exorcizes the other through seduction, the other as eros, the other as pain. It is a way of speaking from the injured soul of an abandoned child who hatches gruesome plans of revenge in defiant rage – where every wish in the imaginary creates at the same time a zone of unbounded despotism. It is a way of letting all others, all the gods and chains of restraint, lick its ass and drown without resonance. Kar's characters could be mere shards of a fractured «I», a pervasive alter ego, a so-called ordinary person that generates a site for storing the self. As Rimbaud described it, «J' est un autre» (I is another), a banned other.

The bow of the violin hasn't moved, yet music emanates from it. Another character plays it, while he automatically produces the tones as if they are instilled in him. For Kar's characters, such a performance means being trapped in the modern rosary, a portable confessional screen for self-monitoring. They excrete the sound that binge-watching and pathological surfing have left: tatters of Soap and reality TV, video sharing platforms, pop songs. Their laconic extremity could have descended from one of Pettibon's disturbing black and white assemblages of failed promises. They have hardly any language of their own anymore.

Watching and listening to them also means being enraptured, a seeker, without any landmarks. Like the characters, we are at the mercy of a subjective world of puzzlement that threatens to overwhelm us too. It is as if the narrative space is constantly "under construction." In Mieke Bal's words, "exposition," within the semantic and actual space, here becomes a speech act that conveys a text to which the viewer is complicit.

Kar's semiotics might be the narcissistic revenge of the imagination of a reality that is mediated, refabricated, clinged to and stitched, day in day out, as digital mirages. They enter our private cinematic psyches and extend the mind to seductive and terrifying realms, while relentlessly particularizing the ego. Ultimately the self becomes imprisoned in the finitude of its assets; or even, as in the case of de Sade, literally imprisoned 24/7, in order to cultivate the virtue of language, and discover its insufficiency, that it is never enough and usually fails.

1 Dennis Cooper: *My loose Thread*, Edinburgh 2002.

Elisa R. Linn

Özgür Kar (b. 1992, TR) lives and works in Amsterdam. He is a graduate from Gerrit Rietveld Academie and currently a resident at Rijksakademie van Beeldende kunsten (2019-2020). Recent solo exhibitions include *Exposed*, public space installation at Europarådets plass, Oslo (2019); *A New Start*, UKS, Oslo (2019); *Finally you are in me*, Taylor Macklin, Zurich (2018). Group exhibitions and screenings include *Open Studios*, Rijksakademie van Beeldende Kunsten, Amsterdam (2020); *Noise!*, Frans Hals Museum, Haarlem (2018); Cruising Pavilion, 16th Venice Architecture Biennale (2018); *Mene Mene Tekel Parsin*, Wysing Arts Centre, Cambridge (2017), and *Ugly Feelings*, Stedelijk Museum, Amsterdam (2017). His forthcoming group exhibition include CAC, Bretigny, France (2020). Kar is nominated for the thirteenth Volkskrant Visual Arts Prize 2020.

## ÖZGÜR KAR

### A DECADE OF SUBMISSION

13 février - 11 avril 2020

Imaginez que la lutte intérieure des adolescents torturés des romans de Dennis Cooper avec le désir, l'amour, la solitude et l'infini désespoir – celle d'un *George Miles*, d'un *Ziggy* ou d'un *Larry* – prenne vie en trois dimensions. L'exposition d'Özgür Kar, « Ils regardent le monde jouer contre eux » (1), montre deux personnages masculins, nus et dans un état comateux, prostrés, tracés en lignes blanches et brillantes sur des écrans noirs monumentaux qui évoquent les abysses. Offerte à un regard voyeuriste, leur fragilité intime devient le cœur du spectacle, pitoyable et humilié. Malgré les dimensions surhumaines de ces personnages, une sorte « d'obstination » les camoufle sous leur délire solitaire et les rend « petits et vulnérables », quand au contraire, à travers le murmure en boucle de leurs phrases enregistrées, ils se montrent transcendants de façon presque agressive : « Fuck you! no! I'm being real! I'm true to myself! I'll always be me! you do you, I do me! ».

Contrairement au lieutenant Seblon de Jean Genet et à son désir débridé pour « l'intouchable » Querelle, dont la tendresse ne semble que dureté et virilité agressive (acier, arme, muscle, pénis) jusqu'à ce que Seblon « rende » Querelle doux et plus souple, les personnages de Kar ne se montrent même pas tendres les uns envers les autres. Au contraire, c'est avec soi-même que chacun se montre tendre, dans une solitude absolue, une toute-puissance intérieure qui ne s'adoucit jamais. C'est une forme de virilité qui exorcise l'autre à travers la séduction ; l'autre comme éros, l'autre comme douleur. C'est une façon de parler depuis l'âme blessée d'un enfant abandonné qui échafaude d'horribles projets de revanche dans une rage provocatrice, où chaque souhait formulé par l'imaginaire crée en même temps une zone de despotisme sans bornes. C'est une façon de laisser tous les autres, tous les dieux et toutes les chaînes qui emprisonnent, lui faire de la lèche et se noyer sans un écho. Les personnages de Kar pourraient n'être que des éclats d'un « moi » fracturé, d'un alter ego envahissant, d'une personne soi-disant ordinaire qui crée un site pour ranger son moi. Comme le dit Rimbaud, « Je est un autre », un autre banni.

L'archet du violon n'a pas bougé, pourtant il en émane de la musique. Un autre personnage la joue, en produisant automatiquement les notes comme si elles étaient gravées en lui. Une telle performance suppose pour les personnages de Kar d'être pris au piège dans le rosaire moderne, une grille de confessionnal portable pour s'auto-surveiller. Ils excrètent le son que le binge-watching et le surf pathologique sur internet ont laissé : des lambeaux de feuilletons et de télé-réalité, de plateformes de partage de vidéos, de chansons pop. Leur extrême laconisme semble provenir de l'une des troublantes œuvres de Pettibon, ces assemblages noirs et blancs de promesses non tenues. Ils n'ont plus vraiment de langage propre. Les regarder et les écouter suppose également d'être ébloui, d'être un chercheur sans repères.

Comme les personnages, nous sommes à la merci d'un monde subjectif de perplexité qui menace de nous submerger, nous aussi. C'est comme si l'espace narratif était constamment « en construction ». Pour reprendre les mots de Mieke Bal, « l'exposition », dans son acception à la fois sémantique et spatiale, devient ici un acte de langage qui exprime un texte dont le spectateur est complice.

La sémiotique de Kar pourrait être la revanche narcissique de l'imagination d'une réalité à laquelle on s'accroche, arbitraire, refabriquée et réassemblée, jour après jour, en des mirages numériques. Elle pénètre nos psychés cinématographiques intimes, et entraîne l'esprit vers des contrées séductrices et terrifiantes, tout en singularisant l'ego sans relâche. Finalement, le moi devient prisonnier de la finitude de ses atouts ; et même, comme dans le cas de Sade, littéralement prisonnier 24h/24, pour cultiver la vertu du langage et découvrir son insuffisance, découvrir qu'il n'est jamais satisfaisant et que bien souvent, il échoue.

1 Dennis Cooper, *Défaits*, P.O.L. éditeur pour la traduction française.

Elisa R. Linn

Özgür Kar (1992, TR) vit et travaille à Amsterdam. Il est diplômé de la Gerrit Rietveld Academie et actuellement résident à la Rijksakademie van Beeldende kunsten (2019-2020). Ses expositions récentes incluent *Exposed*, installation dans l'espace public sur la Europarådets plass, Oslo (2019); *A New Start*, UKS, Oslo (2019); *Finally you are in me*, Taylor Macklin, Zurich (2018). Ses expositions collectives et projections récentes incluent *Noise!*, Frans Hals Museum, Haarlem (2018); *Cruising Pavilion*, 16e Biennale d'Architecture de Venise (2018); *Mene Mene Tekel Parsin*, Wysing Arts Centre, Cambridge (2017), et *Ugly Feelings*, Stedelijk Museum, Amsterdam (2017). Ses expositions collectives à venir incluent CAC, Bretigny, France (2020). Kar est nommé cette année au treizième Volkskrant Visual Arts Prize 2020.